



SOCIÉTÉ

Les fabriques de minicracks

Précoce. Anglais à 6 mois, musique à 18, tennis à 3 ans... De nombreux parents entraînent leurs enfants dans un tourbillon d'activités éducatives. Jusqu'à l'excès ?

PAR ANNE-NOÉMIE DORION

D'un pas mal assuré, Alan s'approche des percussions. Il entreprend d'escalader un tabouret blanc, lutte bravement contre le poids de sa couche et se hisse face à un gigantesque gong, le visage à peine à mi-hauteur du monumental cercle de métal. L'équilibre est précaire. «*Il peut enlever sa tétinge ?*» demande Claire, l'intervenante, à sa maman. Une fois la té-

tine retirée de la bouche, le marmot de 18 mois soulève une baguette de bois qui paraît tout à coup démesurément longue et la lance maladroitement contre l'instrument. Le son assourdissant se répand dans la pièce. Bouche bée, Alan interroge sa mère du regard, éclate de rire, tente un deuxième coup. «*Bravo !*» hurle Martin, blondinet de 2 ans révolus, en frappant dans ses mains avant de s'enfuir vers le piano. A côté, trois fillettes, boucles d'ange-

Modèles réduits.

Cours collectif de tennis pour jeunes enfants, à Puteaux.

lot et joues rebondies, sont subjuguées. En ce mercredi, les cinq bambins se retrouvent pour la cinquième fois dans l'une des vastes salles de bois clair qui accueillent les cycles d'éveil musical de la Philharmonie de Paris. La doyenne du groupe, Anouk, a 3 ans à peine. Les autres ont entre 18 et 29 mois.

Pendant quarante-cinq minutes, les enfants, accompagnés d'un adulte, ont successivement observé une collection d'instruments à faire

pâlier d'envie un musicien chevronné, chanté et mimé des compines, soufflé sur des plumes multicolores, joué les chats pour faire leurs griffes sur une grosse caisse, imaginé une danse au rythme d'un djembé. Clou de la séance: un concert de triangles, bols de cuivre et carillons, improvisé par les musiciens en herbe, que Claire, flûtiste de formation, accompagne à la harpe. La profess-eure articule patiemment chaque consigne, à hauteur d'enfant, sans jamais se départir de son calme olympien. L'enthousiasme d'Alan, qui s'est maintes fois recroqueillé, en larmes, dans les bras maternels quand le son des cymbales retentissait, a été inégal. Qu'importe: pour la saison 2018-2019, la totalité des places disponibles pour les cycles longs des 3 mois-3 ans a été réservée... en cinquante-deux minutes. Et ce malgré l'ouverture de trois nouvelles sessions pour cette tranche d'âge. «Nous sommes pas-

sés d'environ 800 ateliers famille en 2015 à 1 200 en 2018», précise Agathe Laforgue, conceptrice des ateliers. *Mais nous ne pourrons jamais répondre à une demande encore plus forte pour les tout-petits: on ne peut pas pousser les murs. Certains viennent des Yvelines pour suivre les cours. D'autres trichent sur l'âge pour obtenir une place.»*

Depuis quelques années, l'engouement pour les activités éducatives ne cesse de grandir. Et se manifeste de plus en plus tôt. «Cette préoccupation croît fortement et concerne désormais les moins de 3 ans», estime Jennifer Duval, psychologue spécialisée en neuropsychologie. *On sent que, portés par une volonté de bien faire et influencés par une société très tournée vers la performance, les parents cherchent à favoriser autant que possible le développement de leurs enfants. Ils ont l'impression que la réussite de leur enfant prouve leur propre réussite.»*

Les parents multiplient les ■■■

DENIS ALLARD/REA POUR «LE POINT»



«Les parents ont l'impression que la réussite de leur enfant prouve leur propre réussite.»

Jennifer Duval,
psychologue

■■■ inscriptions à des ateliers de toute sorte. Activité artistique, sportive ou culturelle, tout est bon pour stimuler les neurones de leurs rejetons. Familles soucieuses de fournir à leur progéniture les outils pour mieux les préparer à un avenir incertain, géniteurs qui veulent offrir à leurs petits ce qu'ils n'ont pas eu eux-mêmes, adultes avides de voir leur descendance réussir là où ils ont échoué et désireux de développer un savoir-faire jugé indispensable à l'éducation... Les motivations sont variées. Mais la course à l'éveil se nourrit parfois aussi d'un secret espoir : transformer ses enfants en minicracks. Le principe : faire prendre une longueur d'avance aux bambins, qui montent à cheval, appuient sur les touches d'un piano ou écoutent des comptines en anglais avant même de savoir déchiffrer leurs premiers mots, quand d'autres se contentent de jouer dans les bacs à sable.

Si les bobos et les cadres supérieurs, initiés aux bienfaits d'une pratique culturelle ou sportive régulière, sont en première ligne, aucune catégorie sociale ne semble échapper à la ferveur. Il faut dire que l'offre est pléthorique. En choisissant l'onglet « adapté aux bébés » sur le site Wondercity, l'un des guides indispensables de la parentalité active, on aboutit à un millier d'occurrences rien que pour l'Ile-de-France. Les baby ateliers du Musée en herbe sont ouverts aux enfants de 2 ans et demi, les spec-

tacles de plusieurs théâtres, aux bébés de 6 mois. Désormais, on peut pratiquer le violon à 3 ans, les échecs à 4, la danse à 2. Faire du baby yoga pour accroître la motricité, apprendre la langue des signes pour parler plus tôt et enrichir son vocabulaire, jouer en langue étrangère dès le biberon pour acquérir un meilleur accent. Fondatrice de Be My Nounou, qui organise la très en vogue garde d'enfants par des nounous étrangères, Emilie Mureau fait d'une pierre deux coups : « J'ai eu envie que l'apprentissage de la langue et les activités créatives soient couplés pour que l'enfant parle anglais dans le cadre d'une routine ludique : c'est notre valeur ajoutée. » Résultat : les bambins fabriquent des maquettes de volcan, visitent des musées et façonnent des cactus en papier coloré, le tout en anglais.

Dans le 6^e arrondissement de Paris, le centre Helen Doron accepte les enfants dès 3 mois. Crée en 2016 à Paris et enseignant l'anglais selon une méthode développée en Israël par la linguiste qui lui a donné son nom, il compte 220 jeunes membres, dont 50 % de moins de 6 ans. La petite section de maternelle est la tranche d'âge la plus représentée. En outre, parmi les moins de 3 ans, 50 % des enfants sont originaires de l'Ile-de-France et prennent un moyen de transport pour se rendre aux cours. Dans l'étroit couloir qui mène aux salles, un embouteillage de poussettes s'est formé. Assise sur un banc, une petite fille récite ses tables de conju-

56 %

des 3-10 ans
pratiquent une activité encadrée extrascolaire dans un club, une association, une maison de quartier, selon un rapport du Haut Conseil de la famille, de l'enfance et de l'âge paru en février.

Parmi eux, 23 % le font plus d'une fois par semaine (dont 6 % trois ateliers ou plus) et 38 % pratiquent la même activité plusieurs fois par semaine (dont 11 % trois fois ou plus). Si presque un tiers des 3-5 ans a déjà une pratique régulière, l'augmentation est significative vers 5-6 ans. Parmi les disciplines proposées, le sport l'emporte haut la main puisque 91 % choisissent cette activité.

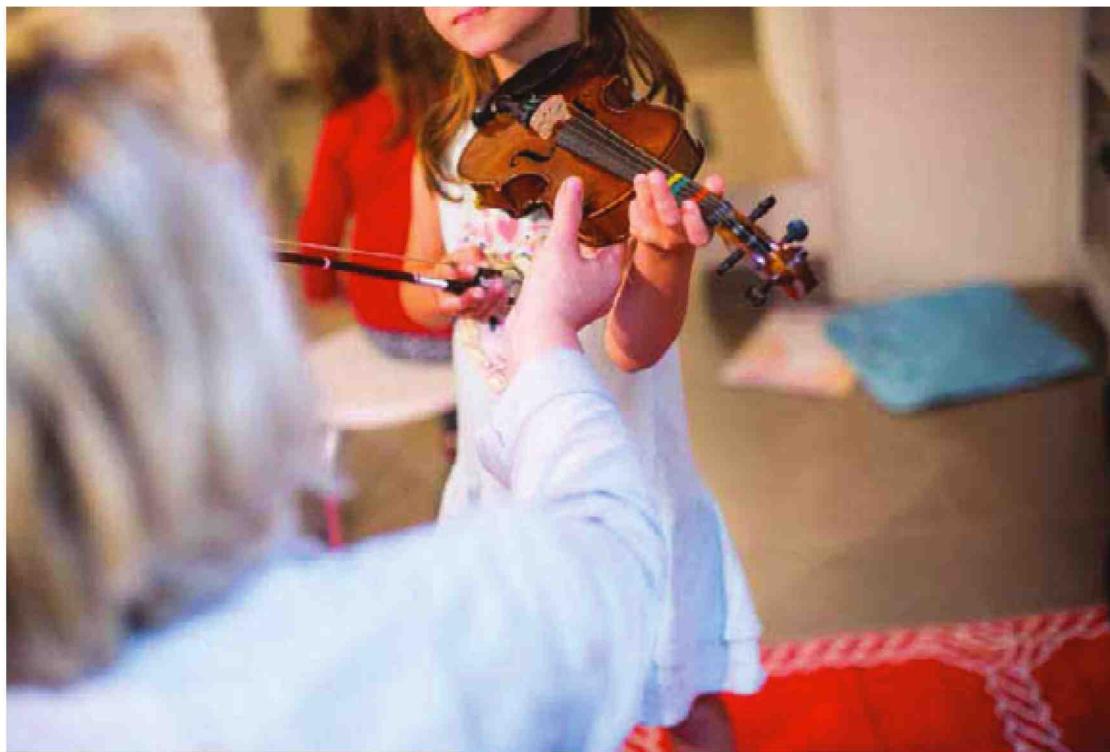
Impro. Les cycles d'éveil musical proposés par la Philharmonie de Paris sont très prisés.

gaison à sa mère. Le son des comptines en anglais traverse les portes. Dans la salle du fond, la séance des « Toddler's Best Start », réservée aux 1-3 ans, vient de débuter. Assise sur un coussin pastel, Chelsea, la vingtaine dynamique et enjouée, tend une peluche orangée aux enfants : « Say hello to Sony ! » A peine les enfants ont-ils gratifié l'animal d'un câlin que l'intervenante s'empare d'un ballon : « I'm Chelsea. Who are you ? » demande-t-elle à l'élève à qui elle a lancé la balle de mousse. Les jeux s'enchaînent à un rythme effréné – un toutes les trois minutes. L'apprentissage de l'anglais n'est pas l'unique défi de ces ambitieuses activités. Tel ce jeu avec des empreintes de pieds et d'orteils colorées et plastifiées. En sus de nommer chaque élément, les petits doivent aussi réussir à accrocher chaque orteil à la bonne place et à associer correctement les couleurs. Tout au long de la séance, Chelsea déploie une énergie phénoménale pour maintenir l'attention. Et féliciter avec insistance les enfants à la moindre réussite.

« Complexé ». « Le rythme des activités, le matériel attractif et ludique, l'alternance assis-débout et les encouragements ont pour objectif de maintenir l'attention, tout en provoquant surprise et enthousiasme, analyse Elisabeth Ruelle-Mégrélis, la directrice. Si une activité ne plaît pas, la prochaine est immédiate. Et la variété des exercices permet à chacun de mémoriser suivant le mode qui lui est propre. » Les parents ne ménagent pas non plus leur peine. « Attrape la strawberry ! » lance un quinquagénaire, polo sombre et short rose, un brin crispé par l'air rêveur de son bout de chou. « Les parents ont souvent un gros complexe avec l'anglais, précise Elisabeth Ruelle-Mégrélis. Bloqués dans leur vie professionnelle ou personnelle par leurs difficultés, ils ont conscience que c'est un prérequis, au même titre que savoir lire et compter. » C'est cette gêne qui a convaincu Julien d'inscrire Romain à 6 mois. Chaque samedi, le garçonnet de 2 ans, également inscrit aux bébés nageurs, participe à la séance d'anglais.

WILLIAM BEAUCARDE / PHILHARMONIE / SP





«Plus il commence tôt, plus il aura une chance de ne pas être nul comme son père, plaisante l'informaticien de 35 ans. Cela l'aide pour plus tard: il comprend déjà certaines formules et petits mots. Nous n'aurions jamais choisi un cours classique, mais cette approche ludique et bienveillante nous a séduits. Il réclame l'activité dès son réveil.» Pas de doute, la plupart du temps, les enfants s'amusent. Mais deviendront-ils pour autant bilingues, comme laisse espérer le site Internet, promettant que les 0-3 ans «apprennent l'anglais aussi naturellement et facilement qu'une langue maternelle»?

Fondatrice de L'apprenti musicien, qui compte trois écoles spécialisées dans l'enseignement précoce de la musique à Paris, Isabelle Tavaux ne voit que des avantages à jouer dès le plus jeune âge. Ici, on peut débuter le violon à 3 ans, le piano à 4, la contrebasse à 5. «Les seules limites sont physiques, comme la nécessité d'avoir ses incisives définitives pour pratiquer la trompette, ou les bras assez longs pour

DENIS ALLARD/REA POUR «LE POINT»

Accompagnement.
Enseigner la musique aux jeunes enfants implique d'adapter son vocabulaire. A l'apprenti musicien, on ne pose pas son violon au creux de l'épaule, «on le tourne vers le soleil», précise Isabelle Tavaux, la fondatrice de l'atelier.

toucher les cordes d'une guitare, affirme l'enseignante. Pas besoin de savoir lire une partition: il suffit d'entendre une mélodie et de la reproduire de façon spontanée. Apprendre dès le plus jeune âge développe l'oreille, le rythme, la dextérité, la justesse du chant. Nous sommes d'ailleurs une fabuleuse pépinière pour le conservatoire.» Les bénéfices ne semblent pas s'arrêter à la musique elle-même. «Nos élèves développent leur attention, leur concentration, leur mémoire. La pratique d'un instrument les calme, précise-t-elle. Sur le plan physique, ils accentuent leur motricité fine, tiennent mieux leur stylo que les autres. La musique donne aussi des facilités pour l'apprentissage des langues.» Encore faut-il que l'enseignement soit adapté. «Profitant de l'engouement ambiant, certains cours sont donnés par des professeurs

qui ne sont pas formés spécifiquement. Pour stimuler les plus jeunes, il faut être patient, montrer les gestes encore et encore, énumère-t-elle. Féliciter, pointer les progrès et organiser des concerts réguliers pour que l'enfant soit valorisé. On ne peut pas être théorique, il faut utiliser le jeu.» Sans oublier un vocabulaire adapté et imaginé. A l'apprenti musicien, on ne tient pas correctement son archet, on pose son doigt dans un «nid», symbolisé par une gommette colorée. On ne pose pas son violon au creux de l'épaule, «on le tourne vers le soleil».

Franck Remon, directeur du Petitsmash, à Neuilly, qui propose des cours de tennis dès 3 ans, a lui aussi mis au point une méthode adaptée. Ballons paille et raquette modèle réduit font office d'équipement. Pas question ■■■

«Je vois dans mon cabinet des choses terrifiantes.» Catherine Gueguen, pédiatre

Ghislaine Dehaene-Lambertz * : « Les activités ne doivent pas se faire au détriment du sommeil de l'enfant »

Le Point : Apprendre très tôt est-il utile pour mieux maîtriser une discipline ?

Ghislaine Dehaene-Lambertz : Il est difficile de mesurer les effets neuro-naux d'un apprentissage sur les plus jeunes, car leur cerveau connaît en permanence de telles modifications qu'on peine à en isoler les facteurs. Mais plusieurs études semblent montrer que plus on apprend tôt, mieux c'est. Le cerveau du bébé est une éponge avide de toute stimulation.

Quels sont les bénéfices au-delà de la discipline elle-même ?

Une étude menée en 2009 par Agnès Kovacs et Jacques Mehler, qui soumettait des nourrissons de 7 mois plusieurs fois à un même exercice avant de le modifier brusquement, a montré que les bébés évoluant dans un environnement bilingue étaient plus flexibles et s'adaptaient plus rapide-

ment et plus facilement au changement. De la même façon, la parole étant le fruit d'un ensemble de stimuli très complexes, parce que constituée de phonèmes quasi identiques qui s'enchaînent très vite, la musique peut améliorer la représentation auditive en assurant un suivi plus fidèle de cette compréhension rapide.

Pour être efficace, dans quelles conditions doit s'effectuer cet apprentissage ?

Le sommeil est crucial pour le développement cérébral infantile. L'imagerie montre que les enfants qui en manquent ont un temps de réponse plus long. Les activités ne doivent donc pas se faire à son détriment. Si l'organisation liée aux activités provoque du stress, cela peut être contre-productif. Les parents qui échangent avec leurs enfants et les encouragent, dans une atmosphère bienveillante, améliore-



ront la stimulation. Encore peu étudiées, la curiosité et la surprise semblent être des moteurs efficaces. Une expérience menée par Aimee Stahl et Lisa Feigenson a montré que des bébés de 11 mois retenaient mieux les informations concernant une balle quand celle-ci suivait un trajet inattendu. C'est dû au fait que le cerveau apprend selon un principe de prédition, comme un statisticien. Si la préiction est fausse, l'étonnement provoqué améliore la mémorisation ■

* Neuropédiatre, directrice de l'équipe de neuro-imagerie du développement à l'Inserm.

■■■ d'enchaîner les smashs et les lobs : « On n'a pas besoin d'être sur un terrain de tennis pour faire du tennis, estime-t-il. Les petits apprennent à se déplacer avec la balle sur le sol, en slalomant autour de plots, à viser des cibles, à alterner droite et gauche. Cela leur enseigne la bonne tenue de la raquette, le contrôle de la balle, améliore la coordination des mouvements et la motricité. Et ils apprendront plus vite au moment des cours classiques. »

« Stress ». Une initiation insuffisante pour certains adultes, dont le degré d'exigence va croissant. Comme ces parents qui viennent voir Elisabeth Ruelle-Mégrélis dans son bureau pour savoir pourquoi la camarade de leur fille progresse plus vite qu'elle. Ou ce père vissé sur les cours de tennis du Petit smash qui, à force d'« encouragements appuyés », déclenche les pleurs de son fils. Ou encore cet enfant tétonisé, la main crispée sur son violon, parce qu'il vient de se faire gronder par sa mère pour avoir raté

une note. La pédiatre Catherine Gueguen (1) s'alarme de cette dérive parentale. « Je vois dans mon cabinet des choses terrifiantes. Une femme qui sortait de la maternité m'a un jour expliqué qu'elle comptait faire écouter à son bébé de la musique classique et lui montrer des œuvres d'art dès que possible, déplore-t-elle. Le stress provoqué par cette pression engendre des dégâts importants sur le cerveau, immature et donc vulnérable, des enfants. Une étude a, par exemple, montré qu'à doses répétées et quotidiennes il atteint le cortisol, abîme la substance blanche des neurones. Sans compter les troubles comportementaux : agitation, colère, agressivité, voire dépression. L'enfant a besoin de moments où il ne fait rien, pendant lesquels son cerveau est en pleine activité. Les travaux montrent que, plus que la surstimulation, c'est la sociabilité avec ses pairs et l'empathie des parents qui favorisent le mieux le développement neuronal. »

Jennifer Duval abonde : « Bien sûr, tout apprentissage crée des connexions neuronales. Mais un enfant de 2 ans n'a pas besoin d'être sti-

mulé : son cerveau est constitué pour créer ses propres stimulations. » Pourtant, dans son cabinet, la thérapeute ne compte plus les petits patients venus raconter leur anxiété. Les premières questions qu'elle pose à ces enfants concernent ce qu'ils font en dehors de la classe, de leur temps libre. « Un petit garçon m'a un jour répondu : "C'est quoi le temps libre ?" », se souvient-elle. Il y a cette petite fille modèle, toujours sage et parfaitement coiffée, qui s'applique à exceller dans ses sept activités hebdomadaires pour se conformer aux exigences parentales. Ouce petit garçon de 5 ans venu consulter pour de l'enurésie nocturne, occupé tout le mercredi et le samedi, et terrorisé à l'idée de ne pas réussir son CP. Ces parents qui anticipent l'échec en envoyant leur enfant de 4 ans pour un bilan « au cas où il y aurait un problème ». « La confiance en soi est la base de tout, assure-t-elle. Pour le reste, on a toute sa vie pour apprendre. » ■

1. Auteure d'« Heureux d'apprendre à l'école » (Les Arènes).

BALTEU/SIPA